

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES ET POLITIQUES



LELLA A'OUNA

L'expressive et belle algérienne que nous verrons dans « Siroco » le premier film parlé et chanté arabe entièrement tourné au Maroc.

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Pour tout ce qui concerne la Publicité du Josy Journal s'adresser à la Société Orientale de Publicité 30, Sharia Kasr El Nil, Le Caire — 9, Rue Stamboul, Alexandrie

V A C A N C E S

L'Eté vient d'envoyer la grande masse de nos concitoyens aux champs, à la mer, à la montagne.

Le monde cinématographique est rentré dans le silence.

Cependant, nos directeurs ne chôment point et préparent intensément et fiévreusement le lancement de la nouvelle saison cinématographique qui approche à grands pas.

Septembre et Octobre verront le retour de l'estivage.

Ce qui déclanchera l'ouverture de la Saison Hivernale qui, cette année surtout, sera fertile en nouveautés artistiques et en initiatives hardies.

Il est un fait indéniable et sûr, c'est que le public égyptien dont l'éclectisme est notoire, sera gâté et satisfait.

Les spectacles qui lui seront offerts pourront rivaliser triomphalement avec ceux des plus somptueux Palaces d'Europe.

L'instant approche où nous pourrons dévoiler à nos lecteurs, tout particulièrement, l'effort colossal que la JOSY FILM S.A.E. a accompli dans ce sens; effort démuné d'ostentation, de bravade, de bluff camouflé.

Ses dirigeants ont accompli, dans le mutisme le plus complet, de la bonne, de l'excellente besogne.

Nul doute que le public égyptien en général ne lui en sache gré et ne réponde en masse à son appel.

Maquillage et travesti

Qu'elle est la chose la plus importante pour représenter un certain personnage à l'écran, le maquillage ou les vêtements ?

Evidemment, cette question est discutable.

Nous donnons cependant ici l'opinion d'une jeune actrice qui a déjà eu pas mal de succès à l'écran et sur la scène.

— Les spectateurs regardent d'abord votre déguisement, nous dit Loïs Moran, et les caractéristiques faciales ne sont remarquées qu'en second lieu.

« Dans « West of Broadway », le nouveau film de John Gilbert, j'interprète le rôle d'une demi-mondaine, alors que jusqu'à présent, j'ai toujours joué des rôles d'ingénue.

« La femme que je dépeins à l'écran s'est endurcie par suite d'expériences amères et tristes dans le demi-monde de New York. Elle épouse John Gilbert au cours d'une folle escapade. La suite de l'histoire a lieu dans un ranch de l'Arizona, où les deux jeunes gens tâchent d'effectuer leur régénération morale.

« Pour tout maquillage, quelques traits et des ombres rouges autour des yeux, pour donner au visage une expression dure. Ce sont surtout les vêtements qui contribuent ici à la métamorphose du personnage. Des robes collantes, comme n'en porterait pas une jeune fille distinguée et comme il faut. Des tissus de couleurs voyantes: rou-

ges, bleus, verts vifs, au lieu des teintes pâles et modestes que je portais dans mes rôles d'ingénue.

« Les robes doivent être d'une coupe excentrique, les chapeaux très grands et les souliers d'un modèle très fantaisiste. Les robes d'organdi sont hors de question et sont remplacées par des robes de satin ou de soie, aux reflets très brillants.

« Pour les rôles de jeune fille genre ingénue, il faut une coiffure simple et gracieuse. Tandis qu'une jeune émancipée préfère quelque chose de plus compliqué. Le coiffeur mit au moins deux heures pour me friser toute la tête; ce qui donne bien le genre voulu.

« Le déguisement est parfait, à tel point que je me sens très sûre de moi dans ce rôle nouveau ».

Les opéras italiens et le cinéma

Un groupe de capitalistes, présidé par M. Ansaldo, a présenté au gouvernement un projet pour transformer en films sonores les principaux opéras italiens.

On se servirait de l'orchestre de la Scala et d'une troupe d'artistes de premier ordre pour les enregistrer. On commencerait par les œuvres de Rossini, de Bellini, de Donizetti et de Verdi, et ensuite ce serait le tour de celles de Boito, de Ponchielli, de Puccini, de Mascagni, etc.

Champagne POMMERY & GRENO REIMS

CARTE BLANCHE (1/2 Sec) — SEC (Drapeau Américain)
EXTRA-SEC NATURE (Vin Brut) — NATURE 1921 (Cuvée Spéciale)

Les 12 millions de bouteilles de grands vins qui constituent le stock permanent de cette importante Maison, sont abrités dans d'immenses Caves qui comportent 18 kilomètres de galeries souterraines taillées dans le massif calcaire à une profondeur de 30 mètres.

J. & H. FLEURENT — Le Caire — Agents Généraux

L'explorateur, dans un fauteuil

L'écran nous a révélé les mystères du monde

Vous êtes là, confortablement assis dans votre fauteuil d'orchestre et l'écran, comme une fenêtre magique, s'ouvre sur les banquises polaires, les déserts et les pics inexplorés, l'abîme des mers et ces jungles dont on rêvait depuis les livres d'images de l'enfance. Cette joie de l'exploration est une des plus complètes que donne le cinéma. Une des plus incroyables aussi si on essaie de se désaccoutumer à ces merveilles, et de se mettre dans la peau d'un citoyen normal et rassis d'il y a cinquante ans. Combien de placides bourgeois viennent donner un peu d'air, dans les salles obscures, à leurs désirs refoulés d'aventure! Tartarin ne va plus chez les Teurs, l'Afrique lui parle. «Cimbo», «Chang» et «Trader Horn» le fournissent de souvenirs lui offrent sans danger à tous les coins de fourré, d'autres rencontres qu'un bourricot.

Et maintenant la jungle parle, la savane retentit du galop des girafes et des zèbres. En une heure on a entendu le souffle rauque et les rugissements inquiets des fauves, la plainte criarde de l'énorme proie qu'ils emportent comme une chatte son petit, l'innombrable vibration du nuage de sauterelles, le tam-tam de guerre, les mélopées de mort et de victoire, et dans les herbes froissés, le piétinement monstrueux des peaux épaisses. En une heure!

Quelques hommes ont parcouru des centaines de kilomètres dans des régions inconnues et périlleuses, sur des pistes à peine tracées: il leur a fallu attendre surtout — attendre des jours que les bêtes appâtées, s'approchent de l'appareil, que les grandes pluies cessent, quand la lourde humidité de l'air se charge de miasmes déprimants et de millions de moustiques; sans compter les menus incidents: frôlements de scorpions, galanteries de crocodiles, tous ces hasards que l'appareil

n'a pu enregistrer: Une heure de distraction quoi!

Pour peu qu'on réfléchisse à cela, il est gênant d'exercer un droit de critique sur les résultats de tant d'efforts. Ce qui serait à juger d'ailleurs, c'est l'accommodement qu'on leur fait subir: les coupures ou ces additions de persil insipide: dialogues de grand-père et d'enfant, banquets d'adieux et de retour, et d'autres excuses de métrage. On vient pour de l'inconnu, pour le grand large, pour des bêtises vivantes et non pour du carton pâte, des acteurs et le dénombrement du matériel de l'expédition: on ne vient pas non plus pour subir des leçons de géographie.

Et puis, que demande-t-on aux réalisateurs de lointaines aventures de l'art? Du beau style? De savantes gradations d'images? L'écrivain peut corriger ses sensations, mais lorsque deux ou trois lions dansent à quelques mètres d'une camera, l'opérateur n'a généralement pas le temps de songer à la belle photo, à l'angle, à la lumière

ROXY PALACE Héliopolis

ex-Luna Park

Programme du Jeudi 3
au Mercredi 9 Septembre 1931

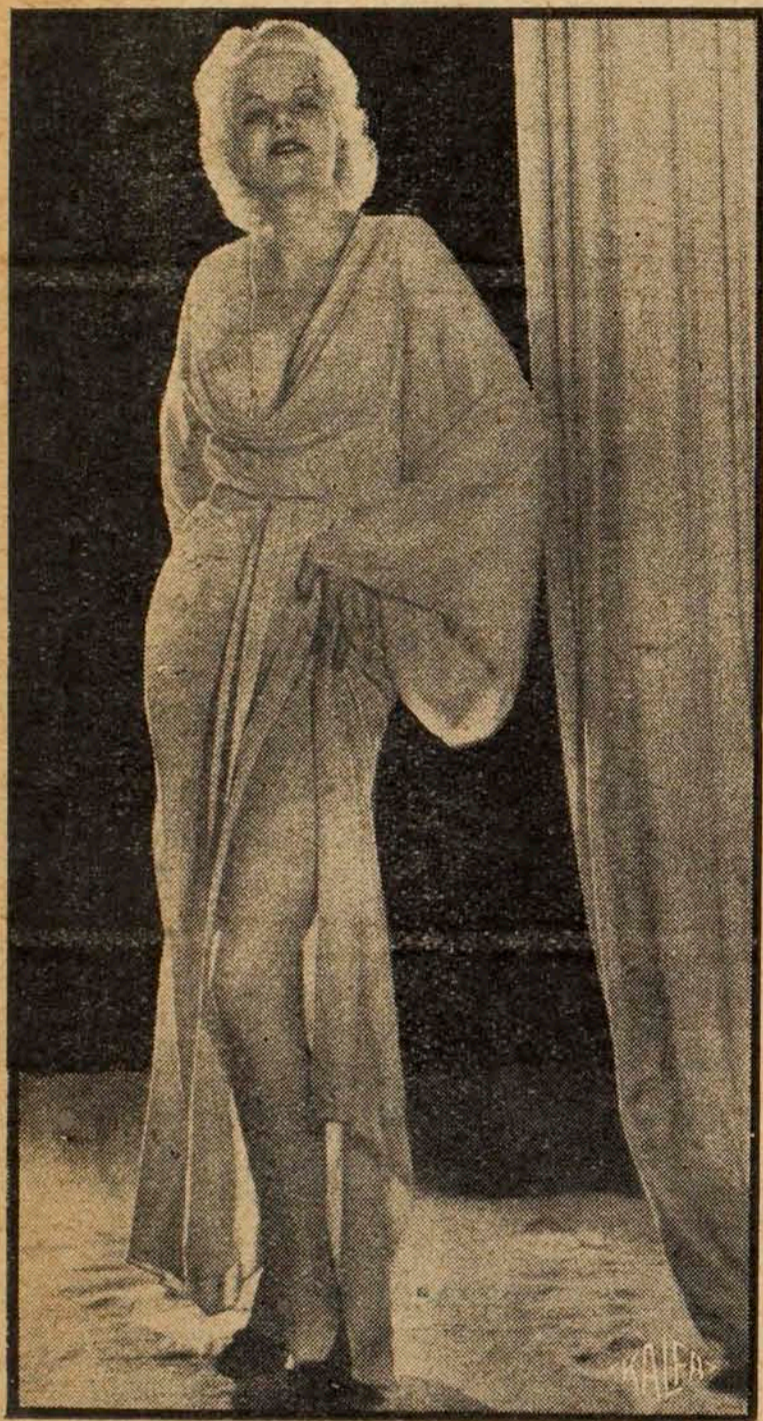
Un Grand Film Parlé

UNE BELLE GARCE

avec :

GINA MANES
& GABRIEL GABRIO

De ces deux Joan Harlow...



...laquelle préférez-vous donc ?...

qui les rendra aussi photogéniques qu'une star ruisselante de maquillage sous les feux croisés des sunlights. Un document hardi, jamais vu, sans truquage, voilà ce que le public attend. Il vient chercher une illusion de souvenirs, de vacances imaginaires. Il aura vu, «Au Royaume des Glaciers», les saumons remonter par milliards les torrents l'été, si nombreux que chiens et ours se font pêcheurs et qu'ils pourrissent, après la ponte, sur des mètres d'épaisseur. Il aura, près de Nanouk, immobile et gelé, guetté le phoque au trou noir où son muffle luisant vient respirer, descendu les rapides parmi les falaises croulantes, et le lendemain, mêlé au cercle des rabatteurs, vu surgir des hautes herbes la tête fière du lion, et l'homme-singe ricaner comme une vision de préhistoire.

Qui le surprendra encore? Il connaît les hordes de caribous, la poursuite des éléphants, les fleuves striés de crocodiles, le lac secret étoilé de flamants roses. Il a forcé la banquise, escaladé l'Everest avec ceux qui ne sont pas revenus, survolé les pôles. Il a plus de souvenirs précis que n'en rêvent jamais les plus infatigables pionniers ou le Rimbaud du Bateau ivre. Bientôt le monde lui sera connu comme un grand village où plus rien ne peut surprendre.

C'est alors que peut-être les auteurs de films lointains devront avoir une âme plus aimante que curieuse. Déjà le public sait être sensible autrement

que d'un air supérieur (songez à la mentalité d'il y a 50 ans) à la beauté multiple des corps noirs ou bronzés, des musiques et des âmes collectives, à l'heureuse simplicité des sentiments élémentaires que masque la civilisation.

Mais on est moins sensible au truquage d'une histoire, car on n'y retrouve pas, avec les aspects prodigieux de vies inconnues, l'éternel mystère du monde. Et puis, se faire une idée plus exacte des pays et des races, c'est se préparer à aimer les «hommes qu'on appelle sauvages»; savoir que dans son fourreau de peau le bébé esquimau n'a à sucer qu'un bout de graisse de phoque quand la pêche a été satisfaisante; que les pygmées mangent du sel comme une friandise, que des centaines de milliers de Chinois meurent squelettiques dans une plaine desséchée, cela glisse, sous les égoïsmes les plus insensibles aux misères courantes, le scrupule de la pitié et l'idée si peu fréquente que des gens ont faim tous les jours. Car on n'aime pas beaucoup songer à ce qui vous est trop voisin, tandis qu'il s'est toujours trouvé des bonnes âmes pour envoyer des boutons de manchettes aux petits Sénégalais.

Glaude Vermorel

Un match original

Un match original a eu lieu en Yougoslavie.

Un concours entre des mangeurs de pastèques.

Celui qui a remporté le premier prix en a avalé trente-six.

Trente-six! On est tenté de le plaindre plus que de le blâmer, car il a dû avoir une gastralgie de première grandeur.

Et ce n'est pas un illusionniste de music-hall, mais un ouvrier tailleur!

Espérons qu'il ne lui prendra pas la fantaisie d'ingurgiter son dé à coudre.

Cartes postales artistes de cinéma

P.T. 5 la dz.

Arrivages continuels des nouveautés

Une visite s'impose chez :

EDOUARD KHOURI

145, Ave. de la Reine Nazli, Caire

(en face de la Gare du Pont Limoun)

Grand assortiment des ALBUMS pour les photos et cartes postales

Prix défiants toute concurrence



Une artiste américaine réputée pour son élégance :

JULIETTE COMPTON

Au pays des souks et des palmiers

Comment les Arabes aiment le cinéma



L'Afrique du Nord, et notamment l'Algérie, est aujourd'hui suffisamment civilisée et contient assez d'éléments européens pour être un terrain des plus favorables au développement du cinéma.

L'Algérie comprend environ 110 cinémas, la Tunisie 50 et le Maroc 50. Tous ne sont pas encore équipés, mais cela viendra. Un fait remarquable, malgré le marasme qui existe depuis quelque temps dans l'exploitation, c'est le rythme rapide avec lequel les salles de l'Afrique du Nord s'équipent en appareils parlants. Après Alger, Maison-Carrée, Blida, Sétif, Constantine, Batna, Bône, Oran, Sidi-Bel-Abbès, Mostaganem, Tunis, Rabat, Casablanca, Fez, d'autres villes, font elles aussi, appel au progrès. Boufarik, Bouira, Tizi-Ouzou, Orléansville, Djivjelli, Bougie, Tebessa, Souk-Ahras, Ain-Témouchent, Sfax, Bizerte, Mazagran, Meknès, Kénitra, Oudjda, Tanger ont actuellement des cinémas en cours d'équipement.

Sur ce total de 210 cinémas, il y a trois sortes d'établissements très différents les uns des autres: les palaces de première vision, au nombre d'une trentaine, les cinémas de seconde vision, au nombre d'une quarantaine, et enfin, plus d'une centaine de petites salles.

Les palaces de première vision ont tous, nécessairement, une clientèle chic et se trouvent dans les quartiers mondains. A Alger c'est dans les parages de la rue d'Isly; à Casablanca, autour de la place de France, et à Tunis aux abords de l'avenue Jules-Ferry.

Les établissements de seconde vision sont répartis dans les faubourgs, et comptent surtout dans leur clientèle beaucoup d'ouvriers, les ateliers, manufactures et usines se trouvant à proximité.

Les autres petites salles sont situées dans les quartiers suburbains, la banlieue et les petits centres.

L'Arabe appelle l'invention des frères Lumière *cilima*. Les cinémas qu'il fréquente sont loin de ressembler à un bouge ou à un établissement louche. D'une tenue modeste, on les trouve dans les quartiers populeux de la ville arabe, et ils font toujours salle comble.

Ainsi, à Casablanca, où les indigènes sont plus nombreux que les Européens, les cinémas arabes sont toujours bondés. Mais le nombre de salles est restreint.

Composé en majeure partie d'indigènes auxquels se mêlent les Espagnols, les Maltais, le public de ces cinémas a ses idoles. Aussi, les directeurs que la vogue du parlant n'effraye point encore, et pour cause, retiennent-ils à l'année les bandes américaines interprétées par Tom Mix, Buck Jones, Art Accord, W. S. Hart (il en reste ici), Eddie Poo, Richard Talmadge, dans lesquelles les coups de revolver et les chevauchées dans l'Arizona occupent une place de tout premier plan. Ils retiennent aussi les films comiques, principalement ceux de Charlie Chaplin, de qui les Arabes débardeurs reçurent le premier sourire lors de son arrivée à Alger.

Qu'importe si force coupures rendent l'histoire inintelligible, pourvu qu'on voit gesticuler ! Ajoutez à cette facile compréhension du cinéma l'inutilité des sous-titres car la plupart de ces spectateurs ne savent pas lire.

Quand l'obscurité se fait, chacun exprime à haute voix ce qu'il voit sur l'écran comme si son voisin était aveugle. Et comme tout le monde en fait autant, vous pouvez imaginer l'ambiance «sonore»... L'Arabe participe aussi à

l'action du drame en encourageant les acteurs par divers propos qui étouffent la voix du minable piano d'accompagnement ou du phono pick-up. Les chéchias volent en l'air en signe de contentement dès que le héros accomplit une action d'éclat.

Pendant ces manifestations d'enthousiasme délirant, il arrive que les calottes rouges ne trouvent plus leurs propriétaires qui doivent attendre la fin de la projection. Et comme, dans la plupart des cas, les intéressés ne les retrouvent plus, l'ordre de la salle n'est pas sans être troublé.

Pour l'indigène, les spectacles sont sévèrement censurés. N'a-t-on pas failli, pour lui, être privé de l'admirable *Ombres Blanches* ? Point de scènes de violence, de razzia, de lucre, de cruauté, de rebellions contre l'armée qui inciteraient certains spectateurs à une fâcheuse et coûteuse imitation; mais au contraire, des films moraux, de franche et saine gaieté, mêlés d'aventures et d'acrobaties, pour tenter une assimilation et aider à comprendre la mentalité européenne.

Le film parlant français apporte à cet effort d'émancipation de nouveaux moyens. Nous avons pu converser avec quelques Arabes ayant vu et entendu un talkie. Leur étonnement est sans bornes. Leur esprit très simple ne parvient pas à s'expliquer un tel miracle. L'invention les a littéralement ahuris et leur cher désir est d'entendre sous peu parler leurs vedettes préférées, presque toutes américaines.

Parlons maintenant de l'indigène intellectuel. Celui-ci fréquente les cinémas « chic » où passent les films du jour et n'a certes pas les mêmes goûts que ses frères pauvres. Ses préférences sont les nôtres; il a appris à aimer notre façon de vivre. Sa connaissance de la langue française lui permet de s'intéresser à l'activité du monde du film, et il n'est pas rare de le voir, attablé dans une brasserie, en train de lire les revues de cinéma. Il est exclusivement cinéphile et délaisse totalement le théâtre et le music-hall. Voilà bien la formidable attraction du cinéma.

Histoire d'Eté

Un inspecteur dans une école interroge une élève.

— Mademoiselle, parlez-moi de la Vénus de Milo.

L'enfant reste éberluée. L'inspecteur précise:

— Voyons, vous savez bien, la statue à qui l'on a cassé les deux bras. La petite éclate en sanglots.

— Monsieur, ce n'est pas moi qui les ai cassés!

L'institutrice intervient et affirme à l'inspecteur que son élève est la franchise même et qu'il faut la croire!

L'inspecteur revient à Paris et conte l'histoire au ministre de l'Instruction publique qui s'exclame:

— Pas d'histoires pour rien! On va vous ouvrir un crédit de deux cents francs et on les remplacera ces sacrés bras!...

Enfin un collègue à qui l'inspecteur répète le propos du grand maître de l'Université réplique:

— Deux cents francs? Elle était en marbre?

— Oui.

— Il en aurait fallu au moins mille!

Fais-moi peur

Il est des jeux innocents et qui finissent fort mal.

Ainsi ce jeu de la guillotine, en honneur ces temps-ci chez les étudiants de Brooklyn.

Ces jeunes gens éteignent la lumière. Ils se promènent lentement dans la pièce obscure. Ils cherchent à saisir l'un d'entre eux à la gorge. La victime crie! On rallume. L'agresseur a disparu. On choisit un détective amateur chargé de le retrouver.

Quand il a été reconnu, on fait le simulacre de le décapiter avec une hache.

Une jeune fille, en sentant la hache approcher de sa tête, est tout simplement morte de frayeur.

Mais si ce petit jeu vous amuse...



Deux artistes sympathiques COLETTE DARFEUIL & ANDRÉ ROANNE qui nous reviennent dans "CENDRILLON de PARIS" un des gros succès du film parlant français.

FATTY REGONFLÉ

Au temps où les grandes vedettes du théâtre français n'allaient pas encore, en masse, faire de la figuration intelligente dans les studios d'Hollywood, les bonnes histoires de là-bas avaient un certain sel. Comme elles étaient rares, on les recueillait précieusement et on les arrangeait soigneusement pour s'en faire d'irrésistibles succès dans les cercles amis. En ce temps-là, souvenez-vous, il était toujours question du gros, de l'énorme Fatty, prince des comiques, roi des obèses.

Un ami, grand voyageur, qui revenait de Californie où il avait vu les stars en liberté, me conta comment il avait fait la connaissance de celui que les notes publicitaires désignaient sous le nom de « la plus grosse vedette de tous les temps ».

« Fatty, me dit-il, est incontestablement moins gros qu'on ne le dit, mais il est beaucoup plus inquiétant qu'on ne le laisse entendre. Ce joyeux garçon, à la ville, est la vivante image de de l'obscénité. Ses yeux sont obscènes, comme ses lèvres, comme sa poignée de mains, comme son nez, comme son rire, comme toute sa personne rondouillarde, équivoque. Quoi qu'il dise, on a toujours et immédiatement l'impression qu'il s'agit d'une saleté.

« Avec des « atouts » comme ceux-là — et tel que je connais le public américain — ce garçon doit logiquement devenir la plus grande figure de l'écran. A moins cependant qu'un chef de publicité, trop hardi, ne gâte son affaire en alarmant les tout puissants comités moraux des Etats-Unis ».

Mon ami le grand voyageur était, sans s'en douter, un peu prophète !



Roscoe Arbuckle, le gros garçon, lavait la vaisselle dans un restaurant de Frisco et il était heureux. Un jour, au hasard d'une promenade dominicale, il viola une petite fille dans des circonstances qui furent vivement commentées.

L'affaire eut les suites qu'elle comportait : à sa sortie de prison, Roscoe Arbuckle fut engagé par une firme cinématographique et prit le nom de Fatty.

En quelques mois, ce fut la gloire. Toute la presse d'Amérique raconta les orgies de l'obèse déchaîné, cependant que l'or rentrait dans les caisses de la compagnie de cinéma. Fatty, séduit par sa réputation naissante, décida de jouer son personnage pour de bon dans la vie. Et voilà qu'un jour, le beau scandale, le vrai, le retentissant, éclata.

Ce fut au cours d'une « surprise-party » monstre à l'hôtel San Francis dans la capitale californienne. Au milieu des chants, des rires et des libations, le joyeux Fatty tua une femme en manière de plaisanterie.

Evidemment, le chef de publicité de la vedette n'avait pas prévu cela, ou, tout au moins, n'avait-il pas prévu tant que cela.

Le procès, on s'en souvient, fut une affaire fantastique. Devant le palais de justice, la police dut charger en permanence les armées de curieux. Dans la salle de l'audience où se pressait toute l'aristocratie du moment, Fatty avait arboré un costume de golf vert pomme qui fut reproduit à deux millions d'exemplaires par les tailleurs d'Amérique. Les conclusions des avocats se perdaient au milieu des commentaires de presse qui avaient trait aux boutades de l'accusé...

Fatty dépensa toute sa fortune : il fut acquitté pour avoir « écrasé l'infortunée Mlle Virginia Rapp en tentant de l'embrasser ».

Dès lors, on s'imagina que l'artiste allait repartir du pied gauche vers des destinées plus belles.



Un homme pourtant était là, dans la coulisse, qui cassa les reins au gros Fatty et réduisit à rien les ef-



MAX DEARLY que nous entendrons cet hiver dans "Azaïs"
qu'il interpréta aussi à la scène.

forts de sa prodigieuse propagande publicitaire.

Cet homme était William Hayes, le « Tzar du cinéma », le chef suprême de toutes les « Organisations morales », chargées de veiller à la bonne tenue des spectacles de l'écran.

Du bureau de Hayes, un ordre partit : la condamnation à mort de l'artiste. A partir de ce jour le nom de Fatty disparut des notes publicitaires officielles et la grosse silhouette réjouie quitta l'écran.

Cette opération, d'ailleurs, n'était que le premier acte de la campagne de purification entreprise par William Hayes. D'autres exemples devaient suivre : six mois plus tard la turbulente Barbara La Marr disparaissait du firmament cinématographique ; deux ans après, Clara Bow elle-même...

Et tout cela : d'ordre du Tzar.

Qu'était devenu le gros Fatty ?

On le vit un jour à Paris, sur la scène de l'Empire. Ce fut un four, triste, triste...

On le vit dans des petits music-halls de Floride en demi-vedette, à l'affiche.

On le retrouva tenancier d'un cabaret de nuit à Los Angeles.

Et puis on le perdit de vue tout à fait...

Il y a quelques semaines deux lignes d'information dans une feuille d'agence annoncèrent comme par charité : « La mort de l'ancien comique Fatty ».

Or, la vérité c'est que Fatty après des années d'assoupissement vient de déclarer la guerre à son vainqueur, à M. William Hayes lui-même.

Fatty ressuscité quinze jours après sa mort fait annoncer au monde qu'il rentre dans l'arène, ou plus exactement au studio.

Et nous allons voir ce que nous allons voir !

Déjà la presse des Amériques publie des photos du bonhomme — toujours aussi gros — sous toutes ses faces et des histoires... des histoires si délicieusement scandaleuses...



Et maintenant il faut attendre la réponse du Tzar.

La lutte est engagée entre la publicité privée et la morale officielle. Lutte pathétique, s'il en est une !

Fatty, peut-il la gagner ?

Et pourquoi pas ?

Je sais une autre histoire toute récente, qui en dit très long sur la prodigieuse puissance des officines publicitaires, le « troisième bureau ».

Peut-être la connaissez-vous aussi cette histoire : certain coup de revolver tiré par une princesse royale sur une belle artiste que son auguste époux admirait de trop près. On ne sut jamais quelle était la vérité.

Mais il était de l'intérêt de certaine organisation publicitaire que le mystère persiste.

Et voilà pourquoi Mlle Jeannette Mac Donald est aujourd'hui une vedette mondiale et « vaut cinquante fois son propre poids » en platine.

Jean MASSON

Dialogues expressifs

Cette divette, parvenue presque en bourrasque à la notoriété voici quelques années, est aujourd'hui mariée en de très favorables conditions matérielles.

Elle regrette la scène et aussi la vie mouvementée que la raison lui a fait abandonner.

L'autre jour, sous les ombrages du grand jardin de sa belle propriété, elle recevait la visite d'un camarade qui fut son auteur.

— Heureuse ? lui demandait-il.

— Il faut bien !

— Quel ton pour dire ça !

— Que voulez-vous, j'ai un peu le regret de mes succès... Au fond, je m'ennuie.

— Oui, fit une voix, mais tu es si riche !

C'était la voix de la maman, la voix de la raison, partie d'un bosquet voisin.

Alors l'ex-vedette, montrant le bosquet, conclut :

— Ça c'est vrai : elle est heureuse.

Hier et Aujourd'hui

Anecdotes ou bons mots sur les gens de théâtre

Marie-Antoinette et Mlle Contat à la Comédie-Française.

En 1789, la reine Marie-Antoinette fit savoir qu'elle voulait aller chez Molière et qu'elle entendait, au surplus, que Mlle Contat tint un rôle... qui n'était pas le sien. Aussitôt prévenue, la charmante artiste s'y mit avec zèle, apprenant sept cents vers en moins de vingt-quatre heures.

Comme chacun la complimentait — sauf, bien entendu, la reine — de ce rude effort, Mlle Contat répondit: « J'ignorais jusqu'ici où était le siège de la mémoire; je sais à présent qu'il est dans le cœur ». Et le silence fut de glace.

La pendule du foyer de l'Opéra et les rendez-vous galants.

Sous la Restauration des lettres anonymes — déjà ! — apprirent au Préfet de Police que la pendule du foyer de l'Opéra servait, pendant les bals masqués, d'indication aux rendez-vous galants. Notre Préfet, pris d'un beau

(?) zèle pour les mœurs, dépêcha un gendarme auprès du directeur de l'Opéra. Il lui portait l'ordre écrit d'arrêter le balancier de la pendule immorale, ô combien ! Et nos galants, arrêtés dans leurs transports amoureux, durent chercher autre chose, et ils trouvèrent.

M. de Talleyrand, quand il apprit l'arrestation dudit balancier, s'écria: « C'est, en vérité, pousser bien loin la manie des arrestations ! »

**

Molière et son médecin.

L'auteur de « L'Avare », depuis quelques jours, gardait le lit. Surmené par de trop nombreuses répétitions et représentations, à Paris, et en province, et trop fécond en pièces, il avait dû s'aliter. Malgré lui, son domestique va chercher un médecin et l'annonce à son maître.

— Dites, répond Molière, que je suis malade, et que je ne reçois personne. Encore moins un docteur.

**

Curieux cet officier de Fortia Piles, en garnison à Nancy, qui, en 1785, a laissé une quarantaine de volumes. Son occupation principale consistait, sous le nom de Caillot Duval, à adresser un nombre considérable de lettres, mystifiant leurs destinataires. Notamment, il s'avisa de procurer à des directeurs de théâtres une tragédie de sa façon, en sept actes. « Le tremblement de terre de la Calabre », leur assurant un million de bénéfices ! Ces directeurs lui demandèrent sa tragédie et il leur envoya — irrévérencieusement ! — un alphabet.

**

Elle me résistait, je l'ai assassinée ! A une représentation d'Antony — un drame noir ! Au moment où Antony

**CINEMA
METROPOLE**

**Programme du Mercredi 2 au
Mardi 8 Septembre 1931**

**LE PREMIER FILM
PARLE ET CHANTE ARABE**

SIROCO

ou

**LA ROSE
DE MARRAKECH**

avec :

LELLA ATOUNA

dit au mari de la victime: « Elle me résistait je l'ai assassinée ! » une fausse manœuvre fit baisser le rideau. Et le parterre, furieux, de réclamer qu'on relevât le rideau. Dix minutes durant, le parterre attendit. Aussi, le tumulte augmenta-t-il. Enfin, le rideau se releva et l'on vit Mme Dorval à demi déshabillée, accourir, entraînant son camarade Bocage (Antony). Le montrant au parterre, Dorval clama du ton le plus tragique: « Je lui résistais, il m'a assassinée ! » Et l'on rit.

★
★★

A bas la calotte !

A la première représentation du « Brutus » de Voltaire, un abbé, placé sur le devant d'une loge qu'il occupait avec de jolies dames, se vit apostrophé par le parterre, qui criait: « A bas la calotte ! »

Impatienté, l'abbé prit brusquement sa calotte et dit en la jetant: « Tiens, parterre, la oilà ! Tu la mérite bien ! » Et le parterre l'applaudit !

*
**

Il y a artiste et artiste.

Mlle Delrie, qui avait créé — on disait jadis qui avait joué « d'original » — le rôle d'« Agnès », dans la comédie de « L'Ecole des femmes », crut devoir, à l'âge de soixante ans, céder ce rôle à une jeune actrice. Celle-ci

parut mais fut sifflée par le parterre. Jusqu'à soixante-cinq ans Mlle Delrie fut « Agnès ».

A ce propos, il existe en littérature l'« Agnès » de Molière, l'« Agnès » de Destouches, la « Belle Agnès » ou l'« Agnès Sorel » (sic) de Voltaire, d'où l'expression moderne « faire l'Agnès ».

Jean-Emile BAYARD

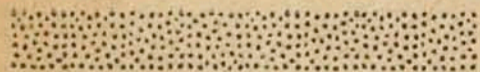
On plaide à Los Angeles !

Eponse contre époux

La star allemande Marlène Dietrich n'a pas fini d'alimenter la chronique du monde cinématographique. Voici, en effet, que l'ex-épouse de Josef von Sternberg, le metteur en scène qui découvrit l'artiste et la lança dans « L'Ange Bleu », se propose de lui intenter deux procès.

Le premier, pour avoir séduit son mari et s'être fait offrir par lui une villa et des meubles. Le second, pour avoir insinué, dans des journaux allemands, que c'était elle, Mme von Sternberg, qui avait tenté de boycotter ses films aux Etats-Unis.

La plaignante estime à 15 millions le préjudice qui lui a été ainsi causé.



Voici une des plus récentes photos
de la suggestive LILY DAMITA



DE TOUT UN PEU

Un journal étranger annonçait gravement, l'autre jour, que la Comédie-Française allait être — après tant d'autres théâtres, — transformée en cinéma.

On montra l'information (erronée cela va sans dire) à un ancien pensionnaire de la Maison de Molière qui a eu quelques difficultés avec l'administrateur général.

— Nouvelle prématurée ! dit-il simplement.

On est humoriste, ou on ne l'est pas.



L'excellent Albert Préjean conte ainsi un « gueuleton » qu'il fit dernièrement.

— Je me suis beaucoup amusé, les vins étaient excellents *blancs* ou *rouges*. La plupart des femmes se trouvaient *grises*. Quant aux hommes ils étaient tous *noirs*. Il n'y avait que le mari de la petite X..., tu devines, qui riait *jaune*...

Et Préjean, donnant des précisions, de spécifier plus loin qu'il en resta *bleu*...

Sans doute, parce qu'on lui en conta de *vertes*.



Charlie Chaplin a coulé, à Juan-les-Pins, des jours tissés d'azur. Il y était le superchef des nudistes et ses costumes étonnaient même les Juan-les-pinois, cependant habitués à tout.

Lorsqu'il ne faisait pas de nudisme, Charlot dansait avec ardeur et volupté. M. de Vidal-Hunt, journaliste et humoriste américain, a — paraît-il — photographié Charlie enlaçant tendrement et étroitement pour des danses langoureusees, les femmes les plus élégantes et les plus titrées. Il va faire paraître ce joyeux documents.

Mais les partenaires de don Juan de Juan-les-Pins sont inquiètes. Elles

poursuivent le journaliste photographe en le suppliant de détruire leurs trop charmantes images.



On va prochainement porter à l'écran « La Vie de Christophe Colomb ». Et dans un cercle cinématographique l'on parlait de la distribution.

— Il paraît que X... est engagé.

— X..., mais il n'y a pas de rôle pour lui.

— Si, celui de l'œuf.



L'Amérique — ou tout au moins les Etats-Unis — est la terre des assurances excentriques.

Mais bien que l'excentricité soit là-bas monnaie courante, le record d'excentricité vient encore d'être battu.

Une jeune star d'Hollywood, Miss Mabel X..., a fait assurer pour une somme importante de dollars... son or-teil.

Miss Mabel X... peut, en effet, jouer du violon avec celui-ci.

Alors, vous comprenez !

MOHAMED ALY

ALEXANDRIE

Programme du lundi 31 Août au
Dimanche 6 Septembre 1931

Une jolie comédie sentimentale

LES DEUX ROSES
ROUGES

avec

LIANE HAID

NOS PRÉSENTATIONS

Ce que nous révélera la Saison Prochaine

Le DON JUAN de L'ESCADRE

avec

JACK OAKIE - POLLY WALKER

et une nombreuse figuration

DISTRIBUÉ PAR LES ARTISTES ASSOCIÉS, S. A.**SCÉNARIO**

Petit jeune homme timide, Billy Smith voudrait bien s'engager dans la Marine, la flotte doit partir pour une croisière autour du monde et cela est très tentant ! Pourtant les facéties des anciens lui font peur : mais ceux-ci, amusés par son air ahuri, l'emmènent de force au bureau de recrutement. Lors du retour de la flotte au port d'at-

tache, Billy n'est plus le même. Il a maintenant un petit air conquérant et une assurance qui déconcertent.

Le rendez-vous des marins, lorsqu'ils sont à terre, est inévitablement le café de Loulou. Loulou est pour eux une mascotte et, malgré sa jeunesse et sa beauté, la jeune fille est respectée de tous ses fidèles clients. Fille d'un capitaine de cargo et d'une ancienne dresseuse d'éléphants de chez Barnum, el-

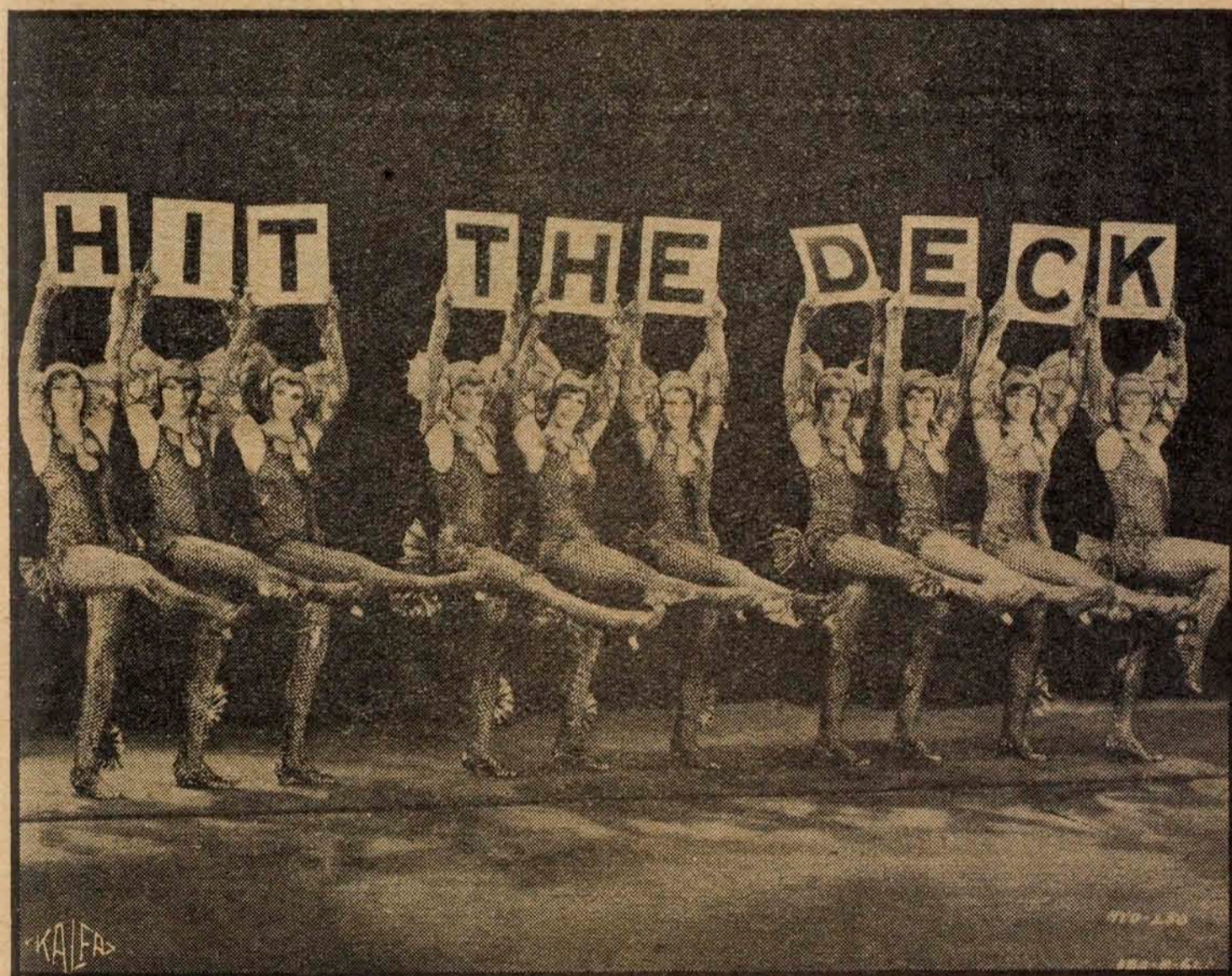
le tient son commerce, seule avec Lavinia, une négresse qui lui est toute dévouée.

Billy, avec ses camarades, se rend chez Loulou, qui naïvement lui montre qu'il lui plaît. Le marin, comme la plupart des hommes, se croit un Don Juan. Il accepte dédaigneusement les hommages de la jeune fille qui le questionne sur sa vie. Billy avoue son ambition. Il espère être un jour, capitaine d'un cargo, mais, auparavant, il se mariera. Ses paroles font rêver la jeune fille... et lorsque Billy s'approche pour l'embrasser, avant de se retirer, elle met dans ce baiser toute son âme. Pour elle, ce geste a scellé des fiançailles, c'est une promesse... pour Billy, c'est une aventure charmante à ajouter à la liste de ses conquêtes. Pour

ne réunion des adeptes de la magie noire pour savoir si l'infidèle reviendra. Les esprits se prononcent.

Lorsque la flotte revient, la jeune fille ne voulut plus sortir de chez elle... Billy serait capable de venir pendant son absence. Ses amis, voyant son chagrin et son amour pour le jeune homme, veulent l'aider à retrouver le volage. Mme Payne, fiancée à l'amiral, a une idée. On donnera sur le vaisseau-amiral une fête à tous les « Smith » de la flotte.

Les homonymes sont au nombre de quatre cents et Loulou espère que son Billy sera parmi eux. En effet, les deux jeunes gens se trouvent face à face. Billy semble d'abord ne pas reconnaître la jeune fille... il est maintenant quartier-maître et n'en est pas peu fier !



la réalisation de son beau rêve, Loulou se défait d'un pendantif en diamants ayant appartenu à sa mère. Ce bijou d'une valeur inestimable lui permet de fermer son café, de faire la demoiselle et surtout il procurera le moyen d'acheter le cargo dont Billy sera le patron et le capitaine. Mais le jeune Don Juan reparti pour une longue croisière, ne donne pas signe de vie. Loulou se désespère et la bonne Lavinia se rend à u-

Il refait le joli cœur, mais la gentillesse de Loulou emporte bientôt, et il lui parle de mariage. La jeune fille, heureuse, annonce qu'elle va acheter un cargo sur lequel ils pourront s'embarquer. Paroles malheureuses... l'orgueil masculin se réveille. Accepter un cadeau d'une femme ? Il préfère rompre. Pourant un de ses amis étant venu consoler la pauvre Loulou, il le prend à parti et provoque un scandale.

Arrêté, il refuse l'intervention de Loulou auprès de l'amiral et est mis aux fers.

La jeune fille a rouvert son café. Elle a perdu sa gaîté, sa richesse ne lui sert plus... à quoi bon, puisque son rêve est

sur une péniche de charbon. Pensant que Loulou est ruinée, il lui propose de l'épouser, mais la jeune fille fait la dédaigneuse. Billy piqué, fait mine de partir, mais, malgré lui, revient vers Loulou. Celle-ci sourit. Lorsque l'on



fini. Un soir qu'elle est seule dans la boutique, un client entre timidement. C'est Billy, non plus le brillant marin, mais un civil aux vêtements et au visage souillés. Il est maintenant employé

sur une péniche de charbon. Pensant que Loulou est ruinée, il lui propose de l'épouser, mais la jeune fille fait la dédaigneuse. Billy piqué, fait mine de partir, mais, malgré lui, revient vers Loulou. Celle-ci sourit. Lorsque l'on

La guerre au nu

Un groupe d'artistes et d'écrivains italiens vient d'être victime d'une mésaventure imprévue.

Ils avaient décidé, pour leurs vacances, d'établir un campement nudiste dans la charmante bourgade d'Albaneta, à l'ombre de la célèbre abbaye perchée en nid d'aigle sur les cimes du Mont-Cassin.

Ce matin d'août, après de joyeuses ablutions dans la rivière Rapido, jeunes hommes et jeunes femmes, vêtus de simples caleçons, regagnaient les

hauteurs verdoyantes où ils avaient planté leurs tentes quand surgirent, sur leur chemin, une bande furieuse de paysans.

Au nom de la vieille pudeur chrétienne, ils bafouèrent ces « boucs », ces « chiens » de nudistes « par qui la tentation arrive » et commencèrent même à les lapider ; ceux-ci furent en débandade et désertèrent Albaneta.

Tradition, tradition, voilà bien de tes coups !

Ce qui devient convenable — et peut-être agréable — aux yeux des vieilles dames anglaises est demeuré « shocking » pour les campagnards transalpins !...

VOICI

Mary Pickford a quarante ans à peine. Néanmoins, elle ne veut plus jouer les rôles d'ingénue. Voilà qui va beaucoup surprendre les dames de nos théâtres lesquelles n'ont jamais pensé que l'âge peut diminuer leurs facultés de séduction. A quarante ans, elles estiment avoir gardé toute la fraîcheur de l'adolescence. A cinquante, elles se grisent de jeunesse. A soixante, elles se résignent malaisément à troquer le rôle de Rosine contre celui de la comtesse Almaviva, et on les voit désespérer Alceste par d'antiques minauderies. Sur la scène seulement, il est vrai.

Mais Mary Pickford ne leur ressemble pas, ni physiquement, ce qui est tant mieux pour elle, ni moralement. Elle avait « tourné » deux films, dont l'un s'appelait « Secrets » et l'autre « Kiki ». Elle reconnut que le public ne leur faisait pas très bon accueil. Alors, elle se demanda pourquoi.

Une de nos actrices, probablement, se fût immédiatement répondu que le public était idiot et ne comprenait plus rien au talent et à la beauté. Mary Pickford, tout au rebours, pensa que le public avait raison, et que, s'il l'aimait moins, c'est qu'elle était moins aimable.

Etonnante modestie, si rare qu'elle semble miraculeuse.

On dira peut-être que si Mary Pickford reconnaît qu'elle n'est plus ce qu'elle fut, il y a dix ans, c'est avec l'espoir qu'on va la contredire, et qu'elle recevra des compliments. Mais non ! La preuve, c'est qu'elle a racheté et fait brûler le dernier film : « Secrets ». Il ne lui en a pas coûté moins de trois cent mille dollars, et elle veut que tous ses autres films soient pareillement détruits, même ceux où elle paraissait divinement jolie.

— Ils datent, déclara-t-elle. Le cinéma a fait des progrès. Mes films sont vieux et démodés.

Ne veut-elle donc point laisser son souvenir à la postérité ? Non, elle ne

le veut pas. Et voilà encore une leçon, non seulement pour les actrices, mais pour tous ceux qui songent à la gloire.

— J'ai donné, dit tranquillement Mary Pickford, de la distraction à ma génération : cela me suffit.

Quelle leçon ! Vivre pour son temps et pour les hommes de notre âge. Vivre de son mieux, suivant l'époque où le sort nous a fait naître, et ne songer nullement à étonner ceux qui viendront après nous, c'est la sagesse même. Car nos successeurs, nous ne savons pas du tout comment ils jugeront. Et puis, qu'est-ce que cela peut nous faire ?

L'étui à cigarettes de Menjou

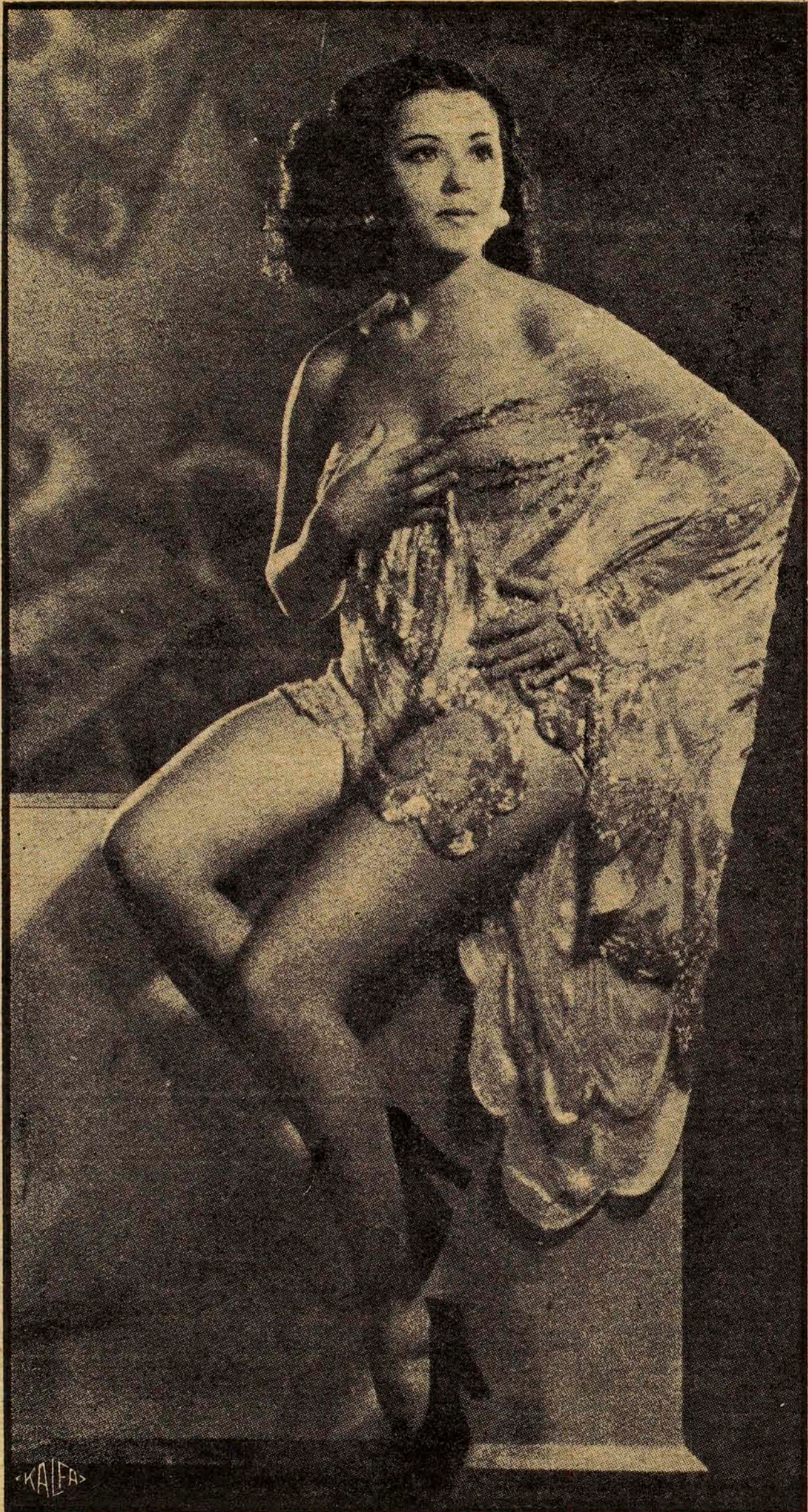
Adolphe Menjou possède une collection inégalable de bibelots et de menus objets précieux, qui lui furent tous donnés par des admirateurs et — disons-le — des admiratrices. Mais il lui manquait tout de même quelque chose. Personne n'avait songé à lui offrir un étui à cigarettes, chose cependant élémentaire pour un élégant.

Son anniversaire approchait. Il essaya de faire comprendre à chacun que c'était cela qu'il désirait « A cigarette-case ». Quand on ne veut pas comprendre, il n'y a rien à faire. Des douzaines de boutons de manchettes, des paquets d'épingles de cravate (j'exagère peut-être un petit peu...), mais pas d'étui à cigarettes.

Alors, Adolphe Menjou prit une énergique décision.

Il s'en fut commander un étui en platine, serti de diamants, et fit inscrire à l'intérieur : « A Adolphe, à l'occasion de son anniversaire. Son plus fidèle admirateur : Adolphe Menjou »...





RAQUEL TORRES, nature...

Les étoiles dévorées

Pourquoi la gloire des acteurs de cinéma est-elle plus éphémère que celle des acteurs de théâtre ?

Autrefois, dans la nuit des siècles, au temps des dieux, quand il y avait des dieux à la pelle, ces personnages mangeaient n'importe quoi : des petits gâteaux sans sucre ou des petits enfants sans sel. Vraiment ces dieux étaient de très petits dieux, pas difficiles et d'un esprit bien popote.

Aujourd'hui, le dieu Cinéma, nouveau et vrai maître du monde, a, lui, une parfaite conscience de sa grandeur et il est loin d'avoir la simplicité de goût des dieux anciens : il ne mange que des étoiles. Voilà une nourriture vraiment divine et bien normale, et quand on y réfléchit, on ne s'explique pas comment un dieu peut manger autre chose.

Mais notre Cinéma si cher a un appétit formidable ; manger n'est pas assez, c'est dévorer qu'il faut dire. Il dévore les étoiles insatiablement ; aussi, quoique jeune, en a-t-il englouti déjà un nombre qui doit être un peu là ; on n'arrête pas de lui en préparer toujours de nouvelles.

Sans blague, comme dit si bien M. Grock, vous avez remarqué comme moi avec quelle rapidité les stars passent de l'écran à la retraite. Combien de fois dit-on : « Tiens, et Un tel, on ne le voit plus ? et Une telle, disparue ? » Je ne crois pas que parmi les grandes vedettes — à part Chaplin — il y en ait une qui ait résisté plus de trois ou quatre ans, c'est la moyenne. Et Chaplin, depuis combien de temps brille-t-il ? A peine une quinzaine d'année. Qu'est-ce que cela à côté de la carrière d'un grand acteur ! Car enfin, un acteur tient sa place toute sa vie. Combien ont eu la gloire pendant 50 ans ! Mounet Sully a été le grand Mounet jusqu'à sa mort. Sarah Bernhardt a été toute sa vie la grande Sarah. Les ans font perdre évidemment à ces maîtres

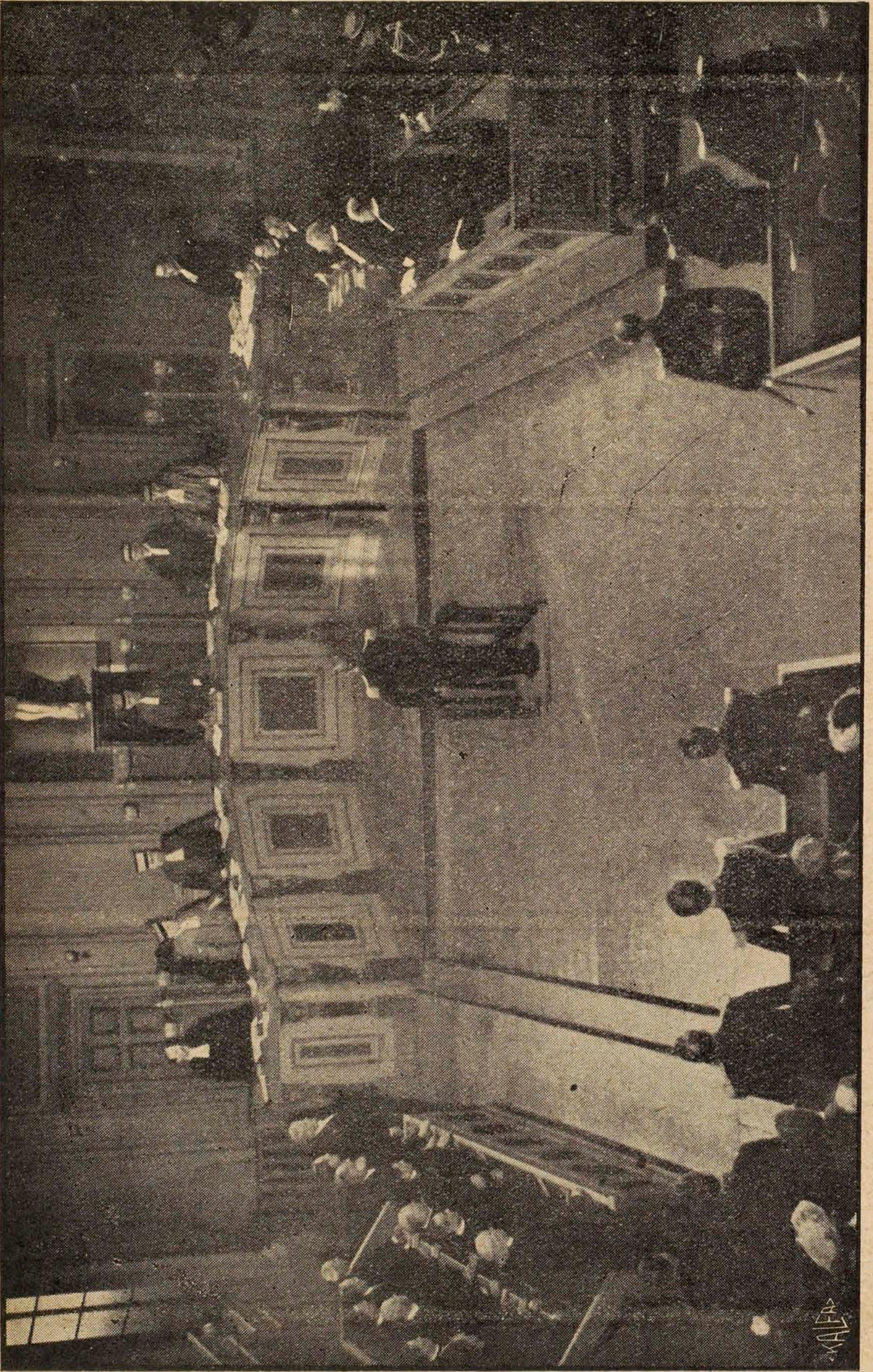
une partie de leurs moyens, mais ils ont gardé tout leur prestige, et le jour de leur mort on les enterre comme des grands hommes. Le grand acteur de Cinéma, lui, s'il tient à être enterré royalement, doit s'empresse de mourir. Si Valentino avait attendu deux ans de plus, il n'aurait guère eu que sa femme de ménage pour l'aller mettre en terre.

D'où vient cela ? Oui, je sais, on peut dire que le Cinéma exige de ses acteurs un maximum de possibilités physiques, que dans ce sens l'acteur de Cinéma est à mettre sur le même plan que l'athlète, et que nécessairement il ne peut satisfaire à ces exigences dès qu'il n'est plus au zénith de la jeunesse. C'est juste, mais toutes les vedettes ne sont pas acteurs-athlètes ; ce genre n'est pas celui qui a donné les plus grands noms, et de plus on sait que bien souvent l'étoile a son athlète pour faire à sa place les sauts périlleux.

Mais cette raison n'est pas suffisante, il doit y avoir autre chose, il faudrait d'abord savoir si c'est le public qui a l'adoration courte ou si ce sont les producteurs qui craignent la lassitude du public. Comment se fait-il que ce même public qui aime toute leur vie ses grands acteurs en chair et en os se fatigue si vite de ses amours au cinéma ?

Peut-être sommes-nous moins touchés, sentimentalement parlant, par la vision-image que par la vision réelle ; l'acteur que nous voyons sur l'écran n'est qu'un être imaginaire, ce n'est tout de même qu'une photographie, et très probablement notre humain ne peut pas vibrer à fond devant un homme qui n'est pas vrai comme il le fait devant un homme qui est vrai. Nous avons un élan, un emballement, mais comme il ne rencontre qu'un morceau de calicot au lieu de trouver un cœur qui bat, l'emballement tombe dans le vide. La preuve : on court partout pour voir passer dans la rue ou sur une scène l'étoile en voyage. Cet acteur que nous aimons, c'est un être humain, nous avons un inconscient besoin de nous en assurer.

Maintenant suffirait-il de présenter, en nature les étoiles au public, pour



L'Ecran Sonore et Parlant se devait d'évoquer «L'AFFAIRE DREYFUS». C'est chose faite. Nous assisterons donc la saison prochaine à ce procès dont le retentissement fut mondial et dont la justice française peut, à juste titre, s'enorgueillir et être fière.

qu'ils les aimât jusqu'à la fin des temps ? J'en doute. Il y a probablement encore autre chose. Nous sommes à la fois fidèles et infidèles, nous semblons ne vouloir aller que vers ce que nous connaissons, mais un secret démon nous pousse vers ce que nous ne connaissons pas; nous voulons en même temps toujours la même chose et toujours du nouveau. Eh bien! notre côté vieux est heureux avec le théâtre et ses acteurs à vie, tandis que le cinéma fait vivre notre côté jeune en nous offrant toujours des étoiles neuves. Le cinéma est fort, vivant, cruel comme la vraie jeunesse: toujours du nouveau et en vitesse! Allez, allez, pas de sentiment, on t'a assez vu, à un autre, à un autre!

Quand mourrons-nous ?

Il paraît que la presbytie est un signe qui permettrait de fixer pour celui qui en est atteint la date de sa mort.

C'est du moins ce que croit le professeur Bernstein, de l'Institut de Gœttingen.

Il a constaté que le plus typique symptôme de la vieillesse était la presbytie.

Cela est une vérité un peu trop connue.

Mais heureusement pour lui, ce Bernstein-là a fait d'autres découvertes qui lui sont plus personnelles. Avec une faible presbytie les gens de 44 à 49 ans doivent vivre encore 31 ans; avec une presbytie moyenne encore 22 ans et avec une presbytie forte encore 17 ans. De 50 à 53 ans, voici les pronostics, toujours selon le degré de la presbytie: 23, 18 et 9 ans. Au-dessus de 64 ans, 10, 9 et 6 ans.

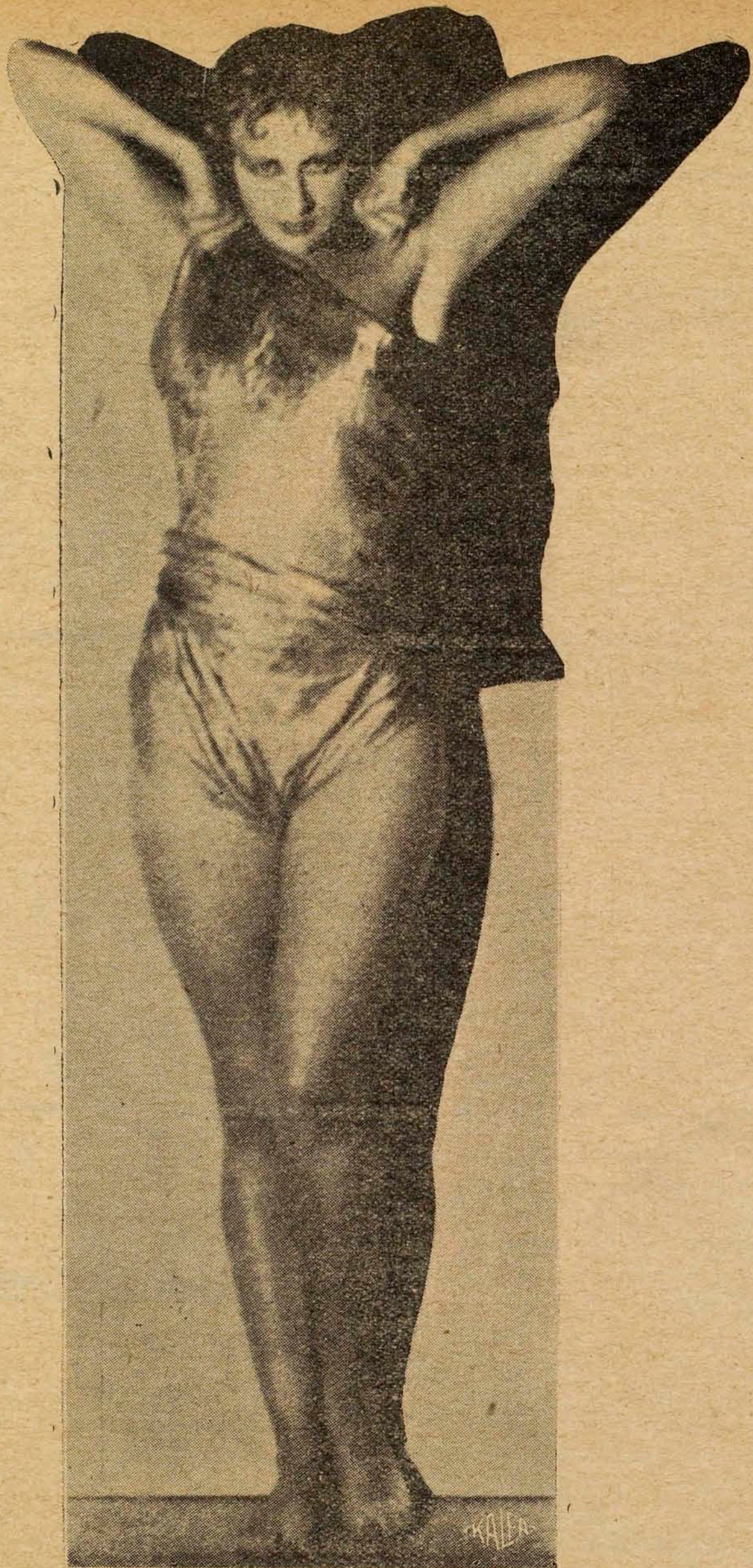
Le savant Herr Doktor a établi cela à l'aide de colossales statistiques !

Voilà qui peut s'appeler perdre son temps.



A cette époque de l'année, nos plages sont le rendez-vous de nos plus jolies et plus élégantes mondaines.

En voici une que les flots bleus et la douce brise marine ont conquis d'emblée !



Mlle JANINE VOISIN,
une beauté sans mensonge

Le Talky a-t-il converti les "Vilains" ?

On attendait un brin de moustache, une moustache rare, mais noire de jais, et l'on s'écriait :

« Voilà le « vilain » ! »

On ne s'y trompait jamais ; du reste, Monsieur l'Administrateur du film n'aurait jamais consenti qu'on fit une entorse aux convenances. Un metteur en scène indépendant s'y risqua un jour : son « vilain » était un brave homme et son « type sympathique » une simple fripouille. Ce fut une vraie panique.

Lorsqu'on voyait apparaître la sinistre petite moustache, le regard perfide et le complet trop élégant, le public se partageait : « C'est le brave zigüe », — « Je t'dis que c'est un traître ».

Tout s'arrangea, peu à peu, et on en revint aux conventions primitives. Le « vilain » sentait son rôle à une lieue ; gentleman, des dessins scabreux, ténébreux ou quelque chose d'autre en « eux », à posséder un infamant stigmate et à séduire les jolies filles avec une facilité qui décourageait les honnêtes gens.

Pendant des années, les « vilains » remplirent le cadre de l'écran de méfaits impardonnables, accumulant avec virtuosité escroqueries, assommages, tentatives de viol, cambriolages, etc. De nouveaux Judex les poursuivirent sans répit et ils moururent maintes et maintes fois des plus originales façons. Puis vint le film parlant. On attachera bientôt à cette apparition autant d'importance qu'à celle de Malherbe dans la littérature française. La parole gêna le « vilain », coupa ses effets, outrasa mimique. Sans doute lui attribuait-on jusqu'alors une voix caverneuse et effrayante, mais du jour où on l'entendit, ce fut un immense éclat de rire. La pantomime d'où descend le cinéma impose certaines exagérations pour compenser le dialogue.

Où en est la fantaisie, où est l'illusion maintenant qu'il n'est plus qu'un être vivant après avoir joui si long-

temps du privilège de n'être qu'une ombre ?

Et puisque nous voilà en plein dans la vie, une vie crue, irritante, rude, ne cherchons plus le « vilain ». Le « vilain » dans la vie c'est vous ou c'est moi ; il a une bonne petite physionomie qui fait dire à ses amis : « Il ira loin ; il sera ministre, chef de gare ou épicier ». Par derrière, dans la matière grise, peut éclater la tempête la plus effroyable ; les revolvers dansent macabrement, le poison coule à litres que veux-tu et les sournoises intentions s'entassent proportionnellement à l'imagination du scénariste.

Voilà donc notre « vilain » métamorphosé, converti, si vous le préférez, réduit à être un homme comme tout le monde, à prendre une voix calme, pondérée, nette, à agir très naturellement et à n'avoir qu'un but unique ; sympathiser avec l'assistance.

Et c'est depuis qu'on lui fait commettre les pires forfaits ; on l'absoudra toujours quand même... Un si brave homme !

Adieu barbare et cruel « vilain » ! Dans quel enfer as-tu disparu ? Où êtes-vous, William Powell, qui étiez, hier encore, le « vilain » le plus antipathique qui se puisse imaginer et qui êtes devenu aujourd'hui presque un héros superbe et généreux ; et vous, Wallace Beery, aussi riche en brutalité qu'en humour et en sobriété ; et vous, Edmond Lowe, élégante canaille du *Club 73* et qui avait abjuré ? Mitchell Lewis, « la main qui étreint » de sinistre mémoire, est devenu *l'Homme le plus laid du monde* avant d'aboutir *Au delà du Devoir* et, avant lui, le regretté Lon Chaney, dont on ne peut avoir oublié les créations dans *Le Fantôme de l'Opéra*, *Notre-Dame de Paris*, *Le Talion*, etc., s'était assagi terriblement avec *Tonnerre* !

Un autre disparu encore, Louis Wolheim, qui fut si vrai dans *A l'Ouest rien de nouveau*. Eric von Stroheim,

dont le nom seul attirait les mots de dureté, morgue, brutalité, cynisme, essuie une larme à la conclusion de *Marriage de Prince*, tandis que George Bancroft, après *Toison d'Or* et *Vaincre ou mourir*, se rend de plus en plus sympathique avec *Les Nuits de Chicago* où il est chevaleresque, *Les Damnés de l'Océan*, *Forces*, *Fièvres*, et se retrouve définitivement dans la peau d'un policier dans *La Rafle* !

Suivez l'évolution de Chester Moriss depuis *Alibi* jusqu'à *Big House*, de Robert Armstrong, du *Gardien de la Loi* à *Au delà du Devoir*; de Lew Cody, qui symbolisa si parfaitement le « vilain » et qui a pu être aussi un comédien souple, léger, très fier. Au hasard, signalons encore Noah Beery, Ernest Torrence et même Adolphe Menjou qui a fait peau neuve. Quant à Paul Lukas, sa conversion équivaut aisément à un reniement en bonne et due forme.

Passons en France, et voici Gaston Modot, le borgne de *Carmen*, le bandit de *Sous les toits de Paris* et... le commissaire de police de *Autour d'une enquête* ! Charles Vanel, abonné aux rôles de traître depuis *La Maison du Mystère* et promu caporal Breval !

Daniel Mendaille encore, Camille Bardou, José Davert, André Nox, Rolla Norman, Jean Max, Gaston Jacquet, René Navarre, tous assagis et d'une conduite digne d'être citée en exemple !

CINEMA DE PARIS

Programme du Jeudi 3 au
Mercredi 9 Septembre 1931

La jolie DOLORES COSTELLO

dans

La Fiancée de l'Ouragan

drame puissant en 7 parties

De l'autre côté du Rhin, le « vilain » s'alourdit; nous voici très près d'Hoffmann avec Werner Krauss et Conrad Veidt dans *Caligari*; mais tandis que le premier demeure sous l'inspiration diabolique (*La Rue sans joie*, *L'Étudiant de Prague*), le second s'en évade et, d'*Ivan le Terrible*, *Les Frères Schellenberg*, *L'Étudiant de Prague*, échoue dans *Le Violoniste de Florence* et *Terre sans femmes*.

Un Klein-Rogge perd déjà de sa vigueur de *Marbux* avec *Métropolis*. *Le Requin*, *Tu m'appartiens* et *Jannings* n'a jamais répété son expérience de *Faust*.

Quant à Fritz Rasp, une des plus étonnantes figures du cinéma allemand, et Andrew Engelmann, ils n'ont point encore évolué, à cause de leur physique probablement.

N'exigeons pas de cette énumération qu'elle soit complète; le cinéma est déjà un domaine trop vaste pour qu'il soit jamais parlé de totalité, d'intégrité.

Maurice M. Bessy.

Ce qu'on exige des figurants

Autrefois, il n'y a pas encore bien longtemps de cela, deux ans à peine, avant que naquît le « parlant », n'importe qui eût pu être figurant et même tenir un petit rôle.

Aujourd'hui, quelques instants passés à la régie d'une importante maison de production démontrent avec les nouvelles formules de versions diverses, de versions internationales spécialement, à quoi doit répondre un modeste figurant.

Ainsi, et notamment on demandait des Arabes parlant leur langue et en même temps le français, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, sans compter, bien entendu, les capacités physiques et photogéniques.

On ne saurait trop conseiller aux candidats de l'écran de se faire polyglottes avant de vouloir affronter les feux des sunlights.

Les étoiles se reposent et se dorent au soleil

Je suppose que les élégantes du Second Empire — qui sait? il en existe peut-être encore aujourd'hui — ne contemperaient pas sans effroi le spectacle qu'offre, vers midi, par un jour de soleil, une plage bien fréquentée.

Alignés comme des pains, une multitude de corps nus (ou à peu près) prennent des attitudes indolentes et voluptueuses, exposent à la chaude caresse du ciel une chair couleur de cuivre ou d'acajou. C'est à croire qu'on se trouve transporté chez les Aztèques ou les Hottentots. Que sont donc devenues les vierges pâles de jadis? Sans doute ont-elles rejoint, au pays des neiges d'antan, les ombres d'Héloïse et de Virginie. Plus de soupirs au clair de lune: des ébats joyeux en plein soleil.

Ce retour à la sauvagerie a du bon. L'Académie elle-même le justifie en vantant les bienfaits des «ultra-violets». En somme, il aura fallu pas mal de siècles pour qu'on s'aperçoive que notre corps, comme une plante, se nourrit d'air et de lumière. Nous sommes entrés dans l'ère du néo-nudisme. Notre sentiment de la pudeur s'est modifié. Ce n'est plus de nos jours que les fantaisies du *Huron* de Voltaire scandaliseraient les honnêtes gens. Tout au plus discute-t-on de savoir si l'on doit garder un maillot ou n'en point porter du tout. Cette question du nu intégral ou du nu partiel a fait l'objet de plusieurs ouvrages et d'innombrables articles dans les revues spécialisées. Les uns inclinent vers une certaine décence que d'autres taxent de dangereuse hypocrisie. Notez que la discussion porte sur, tout au plus 15 centimètres de tricot de laine ou de soie. A cela près, on est d'accord.

Le cinéma n'est, certes, pas étranger à cette évolution. Nul mieux que lui n'a fait ressortir le ridicule des vêtements qui déguisent les corps, des modes absurdes qui transformaient, jadis, les femmes en guitares ou en hyménoptères et les hommes en man-

nequins de cire. Il a rétabli le culte des beaux corps, du mouvement, de la jeunesse.

Et voilà pourquoi les vedettes de l'écran sont des adeptes du nudisme et des sports en plein air. Le dynamisme de Douglas, la puissance mâle de Gilbert Roland ou de Bancroft, la souplesse de Novarro, la grâce de Joan Crawford, d'Anita Page ou de Lilian Harvey, cette vitalité tonique qui nous enlève, nous débarrasse de nos inquiétudes grises et verse en notre cœur l'optimisme et la joie, on en fait provision sur les plages de Californie, de la Floride, de notre Côte d'Azur. Et l'on peut, au studio, remplacer le soleil par des sunlights: il faudra toujours venir se réchauffer à ses vrais rayons pour se pénétrer du sens de la vie, sans quoi le cinéma n'est que succession d'images mortes.

J.V.



REVUE INTERNATIONALE DU CINEMA EDUCATEUR

PUBLICATION MENSUELLE
DE
*L'INSTITUT INTERNATIONAL
DU CINEMA EDUCATIF*
DE LA
S. D. N.

Rome, Via Lazzaro Spallanzani 1.-A.

Sommaire du N° de Septembre de 1931

- W. GUNTHER: L'opérateur de cinéma à la campagne.
- L. FILIPPI: La documentation cinématographique de la bonification foncière intégrale.
- G. DE VUYST: L'embellissement de la vie rurale et le cinéma.
- L. PETRI: Films scientifico-agricoles.
- ALBERTSON ET REED: La valeur du film comme moyen d'enseignement agricole.
- Essais de films russes de propagande agricole.
- Les Universités américaines et le film d'enseignement agricole.
- La propagande agricole par le film dans différents pays (Espagne, Allemagne, Brésil).

S O U V E N I R S

“ Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? ”

Est-il vrai que les toilettes des étoiles du cinéma ont contribué à obtenir pour elles une place à l'écran ?

Est-il vrai que les célébrités de Hollywood gardent religieusement certains vêtements ou objets qui leur rappellent un incident qui marqua le moment décisif dans leur carrière ?

Alors que les belles interprètes de l'écran changent souvent douze fois de toilette par jour pendant la réalisation d'un film, elles conservent avec un soin jaloux, au fond d'une armoire ou d'une malle, une robe fanée, ayant pour elles une valeur sentimentale.

Joan Crawford possède toujours la robe de soirée qu'elle porta lorsque pour la première fois, Douglas Fairbanks junior l'ammena au bal. Elle est bien courte et tant soit peu démodée, mais le souvenir de l'événement qu'elle lui rappelle devient, d'année en année, plus cher à Joan Crawford.

Norma Shearer conserve, parmi ses possessions les plus précieuses, un tailleur bleu-marine qu'elle portait le jour où Irving Thalberg lui accorda une première entrevue. Aujourd'hui ils sont mariés, ont un charmant bébé, et forment un des ménages les plus heureux de la capitale du film.

Malgré les aventures et les mésaventures de sa longue carrière, Marie Dressler est toujours restée sentimentale. Le châle usé qu'elle portait dans *Min and Bill* (film dans lequel elle obtint tant de succès avec Wallace Berry), lui rappelle une grande affection de jeunesse, et les étoffes les plus coûteuses du monde ne sauraient remplacer dans son cœur ce pauvre lambeau du passé.

Quand Marion Davies fut promue au rang des stars, elle joua le rôle princi-

pal d'un film intitulé *Little old New-York*, dans lequel elle portait un costume de garçon. Elle garde ce vêtement avec un soin jaloux depuis cette occasion mémorable.

Greta Garbo, que l'on dit très posée, et plutôt froide, ne voudrait, pour rien au monde, se défaire d'un vieux chapeau de feutre qu'elle porta lors de son premier bout d'essai cinématographique. Elle a, jusqu'à ce jour, conservé une préférence marquée pour ce genre de chapeaux de sport, qui, d'ailleurs sied admirablement à sa tête classique.

Anita Page a gardé la robe qu'elle porta dans *Dancing Daughters*, lorsqu'elle fit son début sensationnel à l'écran.

Leila Hyams montre à tous ses amis les petits souliers qu'elle portait le soir de son début sur la scène, à l'âge d'un an.

Dorothy Jordan n'abandonnerait pour rien au monde un simple costume de répétition qu'elle portait lorsqu'un imprésario de Hollywood la remarqua et lui offrit un contrat cinématographique.

Polly Moran jouait autrefois des rôles de shérif dans les comédies Mack Sennett. Elle a conservé son costume de policier du *Far West*, et le déploie avec une fierté très légitime à la moindre occasion.

Et ainsi de suite... On pourrait citer des centaines d'exemples analogues. Une toilette pour chaque occasion, une occasion pour chaque toilette. Une simple petite robe devient aussi précieuse qu'un manteau de pourpre, parce que l'occasion à laquelle elle fut portée, marque une étape décisive dans la carrière d'une artiste.

Record Sacré

Il y a un ecclésiastique américain le R.P. Futterer, qui a prêché pendant 21 heures et 5 minutes.

Cette performance a piqué au vif le révérend L. Sabin Kenworthy, de l'Église progressive du Christ à Los Angeles.

Ce prélat, car il est archevêque, a réussi à parler encore plus longtemps.

Voici les nouvelles qui nous parviennent d'Amérique.

On croit rêver en les lisant !

Après tout, peut-être l'Amérique a-t-elle un impresario qui a pour charge de faire battre des records à tous les citoyens, quels qu'ils soient, dans l'exercice de leur profession.

Cela expliquerait bien des choses !

La Mode d'aujourd'hui

Eh bien ! non ! Au risque d'être honnie, je ne crains pas d'apporter une note discordante au concert de louanges qui célèbre la mode d'aujourd'hui et je me permets de regretter celle d'hier. Du nouveau, ce style 1860 répandu à tort et à travers, ces petits chapeaux biscornus — au sens propre du terme — agrémentés de plumes qui font ressembler celles qui les portent à autant d'héroïnes de la comtesse de Ségur ? Plus d'une aieule y retrouve son enfance ; mais les autres, celles qui n'ont rien des petites filles modèles...

Pourtant la robe courte, le petit « bibi » qui coiffait étroitement les tempes, avaient tout le charme de la jeunesse, toute la sobriété élégante qui sied à notre monde d'à présent. Pourquoi avoir exhumé les vieilles gravures du « Magasin Pittoresque » et dépeuplé les portraits de Winterhalter ? Personnellement je me conçois mal dans un rôle d'ingénue à « tourner », volants et pantalons de dentelle aux chevilles... On ne s'habille pas, pour conduire son roadster et jouer au tennis, comme pour monter en berline

et échanger mollement les cercles de velours du jeu de grâces.

Et tenez : dans cette fureur d'exhymation des modes anciennes, on n'a oublié que le costume de bain. Et pour cause... Ayez la curiosité de contempler, dans les journaux de mode du Second Empire, les vêtements que portaient nos bisaieules lorsqu'elles allaient faire trempette à Trouville. Je défie la plus exaltée de nos modernes « Sophies » d'oser s'exhiber ainsi attifée sur une plage.

Colette Jell.

Devant le photographe

Greta Garbo, John Gilbert et Norma Shearer sont les artistes les plus photographiés du monde entier.

Un acteur de cinéma a une moyenne de quatre séances par an qui sont consacrées uniquement à la photographie. Ajoutons-y les photos des productions et de la publicité, cela fait un total de 1.500 photos par an.

On a l'habitude, dès qu'une production est terminée, d'adopter un jour pour tirer les portraits de la vedette, qui sont plus tard distribués aux journaux du monde entier.

La musique joue un rôle très important dans ces séances. Chaque star a ses airs favoris qui l'inspirent et l'aident à enregistrer de la tristesse ou de la gaieté.

Les vedettes les plus ponctuelles sont Norma Shearer et Joan Crawford.

William Haines et John Gilbert sont le désespoir du cameraman, ils détestent être photographiés.

Greta Garbo est également très difficile à décider et elle manque parfois son rendez-vous avec le photographe. Mais une fois que la séance est commencée, elle y reste pour toute une journée sans arrêt, même pour le lunch. Elle pose pour une moyenne de 200 photos dans une seule séance.

Marlène Dietrich préfère de courtes séances d'une heure ou deux et c'est tout. Elle aime revenir le lendemain pour en finir.

Quand le train part

Pour voyager seul en compartiment

Il y a plusieurs procédés pour voyager seul dans le train et pour écarter les fâcheux du compartiment où vous êtes mollement étendu sous une couverture et sur un oreiller — ou deux suivant votre opulence financière. Les procédés instinctifs sont trop connus maintenant pour qu'on s'y arrête : quand vous disposez vos bagages sur toute la longueur de la banquette, votre parapluie en face, votre chapeau sur le coin symétrique et vos gants au milieu, les gens attirés demandent avec sévérité si ces objets vous appartiennent. Si vous répondez oui, ils vous prient de les enlever. Si vous répondez non, ils les poussent un peu, s'asseyent près d'eux et concluent à la cantonnade qu'ils rendront la place quand son possesseur arrivera.

On peut aussi se barricader dans son compartiment, fermer les rideaux, éteindre la lumière, s'allonger... Des voyageurs ouvrent la porte, font la lumière et s'installent à vos pieds, par familles entières, avec des ramifications à n'y pas croire.

Il y a heureusement des procédés plus difficiles, et d'un maniement plus délicat.

Un des plus grossiers, et qui se trouve à la portée des intelligences les plus moyennes consiste à choisir sa place dans les voitures de tête ou de queue. On sait en effet que les trains se tamponnent ordinairement d'un côté ou de l'autre et les malins, ni les peureux ne se hasardent dans ces galères. Seulement, vous n'avez que peu de chance d'être tamponnés et beaucoup d'être tranquille.

Et si vous tenez tant à la vie, vous feriez peut-être aussi bien de ne pas voyager.

Pour ceux qui ont plus d'astuce que de courage physique, voici d'autres

procédés : un des plus sûrs consiste à amener un bébé avec soi. Prenez un petit hamac, tendez-le sous le porte-bagage, couchez-y le bébé. De temps en temps, refusez-lui un gâteau afin de le faire hurler de rage. Passez aussi parfois une main sous le hamac et secouez là comme si elle était mouillée. Suspendez les couches au filet. Renversez de l'eau un peu partout. Vous serez seul.

Un autre moyen consiste à s'entortiller la tête de foulards et de fichus, à fermer toutes les fenêtres, et à simuler des quintes de toux déchirantes. Si vous arrivez à cracher, l'effet sera plus rapide.

Vous pouvez encore vous passer sur la figure du « blanc de zinc », renverser sur les marchepieds une composition de vin rouge et de biscuit et de temps en temps, passer la tête à la portière.

Au reste, il s'agit seulement de simuler une maladie dégoûtante et vous avez le choix. Au cas d'affluence, votre compartiment sera peut-être envahi, mais la place près de la vôtre sera occupée la dernière.

Maintenant, pour avoir une banquette pour s'y étendre pendant la nuit, le jeu procède de ceux du jour. Il y a pourtant quelques principes immuables.

Si, dans le compartiment où vous rêvez de vous installer il y a déjà un homme et une femme, que vous soyez vous-même homme ou femme, installez-vous du côté où l'homme est établi, parce qu'ainsi vous pouvez au cours de la nuit, lui disputer sournoisement et sauvagement sa place, tandis que, pour la femme, la galanterie ou la simple correction vous défendent de la déloger avec violence. De plus la dame peut croire que vous fai-

tes le gracieux en poussant ses pieds ou son genou. Qu'elle le prenne mal — ou bien — cela risque de compromettre votre sommeil.

Une fois que vous êtes à pied d'œuvre, c'est-à-dire que vous avez une petite place étroite tandis qu'un gros monsieur ronfle solennellement tout de son long, vous connaissez les données: il faut qu'au matin ce soit vous qui ronfliez solennellement de votre long et que le monsieur se tienne assis bien sage, les mains sur les genoux en soulevant de temps en temps le store.

Pour cela d'abord vous commencez à incliner votre tête sur l'appui de la

fenêtre adouci d'un oreiller. Ensuite, en vous tassant, vous mettez le premier pied sur la banquette, puis le deuxième. Vous détendez ensuite progressivement vos jambes. Les sursauts de la voie, des arrêts, vos propres rêves vous donnent, pour cela, des prétextes faciles. L'usurpateur commencera à se plier. Courage! Peu à peu, il est plié en deux, en trois, en quatre. Il se redresse, sa tête émerge, sa fatigue appuie, il pose le premier pied par terre, résiste encore. Allons, allons! vous vous amollissez toujours, gagnant du terrain. Vous tombez à la fois dans le sommeil et dans la place. Votre corps satisfait s'y épanouit et parachève votre œuvre.

Mots de Stars...

Ce ne sont peut-être pas des paroles bien historiques... Du moins sont-elles assez amusantes. Gloria Swanson donc a inspiré récemment un poète! Il ne faut s'étonner de rien dans le domaine du cinéma et pourquoi reprocher à John Merivahan de préférer les vedettes d'Hollywood aux vraies étoiles, celles qui brillent au ciel!

«Vos yeux surtout m'ont touché, affirma-t-il; ce sont eux les vrais responsables de mon poème.»

Hélas! le poème est, paraît-il, complètement «raté» et Gloria confie à qui veut l'entendre: «Vraiment si mes yeux sont à l'origine de cette œuvre, il me faut, d'urgence, consulter un oculistes!»

■ ■ ■

John Barrymore est réputé, lui aussi, pour avoir beaucoup d'esprit; il le concilie, du reste, parfaitement, avec un flegme très «Uncle Sam».

Récemment, il se rendit au restaurant en compagnie de sa charmante épouse, la toute blonde Dolorès Costello. Sitôt arrivé, et suivant sa bonne habitude, il déplia son journal.

Indignation de Dolorès, qui éclate:

«C'est donc pour cela que vous m'avez amenée ici? De quoi donc ai-je l'air?»

John se tourna calmement vers le garçon:

«Hello! Voulez-vous, je vous prie, donner aussi un journal à Madame!»

Les vedettes de l'Écran

RENÉ CLAIR

De tous le plus talentueux
Et le plus chevalier de France;
Visage fin, des yeux, des yeux...
En cinéma, prix d'Eloquence.

Et prix d'honneur, et c'est bien mieux
Ses films? Un chant, une romance:
De tous le plus talentueux
Et le plus chevalier de France!

Populaire sous tous les cieux,
D'aucuns jalouseront sa chance:
O René Clair, soyez heureux
D'être, en ciné, le glorieux
Et noble ambassadeur de France!

Alexandre Dréville

Les juges de Nice experts en beauté féminine

Le procès que vient de juger à l'une de ses dernières audiences le tribunal civil de Nice, intéresse au plus haut point les artistes de l'écran: procès de principe, en même temps que délicat problème d'esthétique, les juges niçois en ont trouvé la solution, sans avoir besoin de recourir à l'avis d'«hommes de l'art», ainsi qu'on désigne, dans la langue du Palais, messieurs les experts...

Le procès était intenté par Mme Florence Gray à une société cinématographique qui l'avait engagée pour une durée de deux années au titre de première vedette.

Le contrat signé, l'artiste ne demanda qu'à l'exécuter: plusieurs mois passèrent; Florence Gray mit en demeure la société de tenir ses engagements et, pour toute réponse, elle n'obtint qu'un refus catégorique, courtois dans la forme, s'il ne l'était dans les motifs: «...Vous n'avez plus les mêmes qualités photogéniques... répondit la société, et nous considérons le contrat comme résilié...»

Mme Florence Gray consulta son miroir, qui donna aux allégations de la firme un démenti souverain. Un peu de papier timbré, quelques «exploits», des conclusions réciproques; le tribunal de Nice était saisi.

La question était nouvelle.

S'il est normal que l'accident imprévisible, causant à l'artiste un préjudice esthétique apparent, soit une cause légitime de rupture de contrat, par contre, la transformation du visage, lorsqu'elle n'est pas due à des causes exceptionnelles et qu'elle ne modifie pas sensiblement les qualités photogéniques peut-elle aboutir aux mêmes conséquences?

Les magistrats de Nice firent comparaître Mme Florence Gray: rassurés et convaincus, ils écoutèrent d'une oreille bienveillante la fine plaidoirie de Me Henri Launais et faisant gagner son procès à l'artiste, ils lui accor-

dèrent comme compensation à son contrat perdu 300.000 fr. de dommages-intérêts.

QUAND CHARLIE CHAPLIN SE MULTIPLIE...

Il y a quelques années, Charlie Chaplin participa, en Amérique, à un concours du meilleur imitateur de Charlot.

Il y obtint, me semble-t-il, le treizième prix, ce qui ne manquait pas de saveur.

A-t-on voulu répéter le fait? Peut-être, après tout. Toujours est-il qu'il y a quelques jours, le Casino de Juan-les-Pins décida d'honorer splendidement son hôte célèbre et reprit l'idée du concours.

On placarda des affiches; on sollicita Chaplin qui répondit:

«Surtout, ne me mettez pas membre du jury».

Ce qui permettait d'espérer de magnifiques choses!

Chaplin, qui adore les plaisanteries, était parti sans rien dire, la veille, pour Paris. Il n'en avait soufflé mot à personne, ce qui lui valut de n'être point escorté gare de Lyon, par de trop enthousiastes admirateurs.

Et la fête eut lieu... Plus de trente concurrents y participèrent, qui rivallèrent de fantaisie, mettons même d'audace.

La palme revint à un jeune architecte parisien, M. Militch Tronchaud,

« Une semaine durant, dit-il, j'ai couru tous les fripiers de la côte — et ils sont rares — pour trouver le costume approprié. Je parvins tant bien que mal à réunir les hardes du grand Chaplin. Je les ai portées durant toute la journée précédant le concours... Il fallait bien se mettre dans la peau du personnage... Et puis, le soir, je n'ai eu qu'à me laisser aller... J'étais presque parvenu à m'assimiler la personnalité de Charlot; tant et si bien que je ne pus m'empêcher de jouer au sergent de ville qui stationnait devant le Casino, le tour que vous devinez... »

A 4 heures du matin, l'heureux gagnant vagabondait dans les rues, en essayant avec sa badine, de décrocher les étoiles...

JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES



LAURE ALGENDRIE

Une nouvelle recrue du Cinéma Français dont la beauté sculpturale aura tôt fait de conquérir les masses.